

Construire l'image

« Images frottées au réel », pour reprendre les termes de Roland Barthes, les pièces réunies dans cette exposition font l'éloge du faire en s'appuyant sur une réalité matérielle, mathématique ou photographique. Meticuleuse, la pratique de Claude Cortinovic produit des photographies d'identité « artisanales », tamponnées en bichromie. De tirages analogiques abîmés et laissés-pour-compte, elles sont devenues des mosaïques d'encre dont les imperfections pourtant parfaitement reportées troublent la reconnaissance possible des portraits originaux. Noémie Doge compose quant à elle des images par l'accumulation de visuels qu'elle uniformise dans un camaïeu qui marie subtilement mine de plomb et lavis. La densité des sources qu'elle réunit n'a d'égal que la valeur du paysage mental offert *ad finam*, ouvert aux dimensions intellectuelles et cognitives.

Si l'architecture se construit et s'explique, l'image est aussi une discipline de réflexion et de pensée qui se discute autant qu'elle se construit. L'exposition « Construire l'image » intègre le langage et les moyens de communication contemporains sans pour autant s'adapter à leur superficialité ou à leur vitesse. À l'heure de la culture globalisée et de l'affirmation des minorités, du développement et de la décroissance, notre société vit en effet au rythme effréné du zapping et de l'hyperactivité. En résonance avec les tendances *slow* – *slow food*, *slow movement*, *slow architecture*, *slow tourism* –, « Construire l'image » met en lumière des pratiques qui se développent à contre-courant des prises de vue spontanées réalisées par tout un chacun depuis que les smartphones ont envahi le marché. Peut-être comme un acte de résistance à la numérisation du monde actuel, l'image se construit ici techniquement, conceptuellement et lentement : « Ainsi en est-il de ce que nous pourrions montrer de la fabrication de l'image », explique Virginie Delannoy, hôtesse de l'événement¹.

« Il y a pour moi une analogie forte entre le visage et la façade d'un bâtiment, parties ostensibles d'une intériorité et d'un intérieur », poursuit celle qui s'appuie également sur la photographie pour développer son travail. À coups de rubans adhésifs appliqués sur des bâches industrielles, elle travestit ses modèles, force les contrastes, élague les détails et bricole des pixels. À quel point sommes-nous habités par nos lieux de vie, dans quelle mesure sont-ils aliénants ou révèlent-ils des parties de nous-mêmes ?

C'est à l'ordinateur que le collectif Robert Turner élabore des compositions créées grâce à des algorithmes, que la main reprend dans un second temps pour parfaire le processus créatif. Images fixes ou imperceptiblement en mouvement, elles laissent la place à un ballet de couleurs sans repères mais non dépourvu de musicalité. À ces abstractions répondent les travaux performatifs de Carmen Perrin qui développe des protocoles pour réunir sur un même support les paramètres du temps, de l'espace et du dessin. Ainsi, parfois, elle perfore des images dont les abysses révèlent en creux d'autres images, quand d'autres fois elle fait en sorte que chaque ligne dessinée qui en croise une autre change aussitôt de direction. Enfin, elle laisse des gouttes d'encre prendre forme à la vitesse de la rotation du support qui les reçoit.

« [La photographie est] un médium bizarre, une nouvelle forme d'hallucination : fausse au niveau de la perception, vraie au niveau du temps ; une hallucination tempérée, en quelque sorte, modeste, partagée [...] : image folle, frottée de réel ». (Roland Barthes, *La Chambre claire*, 1980).

Karine Tissot

¹ En collaboration avec Paul Turner.

